

JEAN MATTERN

LES BAINS  
DE KIRALY

roman

SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
5, RUE BARBETTE, PARIS III  
2008

À Élisabeth,  
et à Boris,  
*in memoriam*

*Would you know my name  
If I saw you in heaven ?*

*Eric Clapton*

## I

UN PAS DEVANT L'AUTRE. Quoi de plus simple. On pose un pied, le talon d'abord, le déroule, l'autre pied se soulève alors, l'alternance est naturelle, et la mécanique du corps, parfaitement rodée. Aucune commande nerveuse complexe et aucun effort de notre volonté ne sont nécessaires afin de nous porter en avant. C'est heureux : il existe des buts que l'on n'a pas envie d'atteindre, et des chemins que l'on ne veut pas parcourir.

Comme ces centaines de mètres, depuis l'entrée du cimetière jusqu'à la tombe de Marianne, que seule l'inconscience de mon corps me permit de franchir. Mon corps avait la mémoire des gestes à accomplir pour avancer, tenir debout. Pas moi. Je ne me souviens de rien. J'aimerais tant pouvoir refaire ce chemin, et cette fois, peser le poids de chaque foulée. Un pas après l'autre, sur le gravier, en regardant droit devant. Il n'y aurait plus de cercueil en bois clair, mais je ferais comme si. Je ne regarderais plus le bout de mes chaussures noires pour éviter le regard des autres. Il n'y aurait

personne d'autre au bord de la tombe, je serais seul. Seul à essayer de comprendre où ce genre de chemin peut mener un garçon de dix ans.

Mais je suis loin du petit cimetière de Proverville, tout près de Bar-sur-Aube. C'est un bel endroit, niché sur la colline à la sortie du village, face aux vignobles champenois. Quand je marche ici, j'essaie d'imaginer cette lumière du matin, au moment où la première brume de l'automne se dissipe. Laisser de côté le ciel anglais, faire comme si j'étais entouré de vignes.

Quand j'y parviens, les rues de Londres deviennent un simple décor. Elles glissent sur mon regard, semblables les unes aux autres. Je les parcours pourtant pendant de longues heures, tous les jours. Mes déambulations me permettent pour la première fois de mesurer l'étendue de la ville que j'habite depuis des années.

Pour m'échapper des quatre murs du meublé que je loue depuis quelques mois, je marche. Tournant à gauche ou à droite au hasard, je dessine de larges cercles, des trajectoires que je serais incapable de retracer sur une carte de la ville. Je me laisse pousser en avant par la foule, le flot des piétons. Le risque de tomber sur un visage connu n'est pas grand : je ne connais personne ici, à part ma femme bien sûr, et mon meilleur ami.

Mais eux ne savent pas que je passe mes journées ainsi, à marcher, et à essayer de les oublier.

Abandonner Laura et laisser Léo sans nouvelles me parut la

seule solution pour sortir de l'impasse. Ce fut une erreur. Je suis plus que jamais pris à mon propre piège.

Il y a quelques jours, en rentrant d'une de mes longues pérégrinations, je vis pour la première fois ce panneau, à deux rues de chez moi : *Synagogue Beth Hamedrash*. Si on peut appeler « chez moi » ce meublé sinistre dans le quartier de Golders Green qui me sert de cache : je ne sais pas si c'est la honte ou la fatigue qui m'a poussé à m'y réfugier, ou la lâcheté. Cela va faire un an.

Je ne sais davantage ce qui m'a poussé à repasser dans cette petite rue perpendiculaire à la High Street, afin de vérifier l'horaire des offices, affiché devant la synagogue. Je ne pourrais pas dire non plus à quel moment j'ai pris la décision d'y retourner pour Yom Kippour.

J'ai observé le jeûne, et j'ai réussi à ne pas dormir pendant toutes ces prières que je ne comprenais pas très bien. Je crois que j'ai attendu un soulagement, que l'on m'enlève un poids de la conscience. Une sorte d'absolution.

Je me sentais seul au milieu de ces centaines d'hommes sous leurs châles de prière, et j'ai pensé à cette autre synagogue, à Amsterdam, que nous avons visitée ensemble. Laura voulait voir le musée Van Gogh, les fameux *Tournesols*. Trois mois à peine après notre mariage, ce fut une lune de miel improvisée. Une de ses initiatives auxquelles je n'avais rien à opposer – Laura décidait, je suivais. Amsterdam lui plut, nous prolongions notre séjour, et en

regardant le ciel changeant au-dessus des canaux, elle me demanda pourquoi Vincent Van Gogh avait cherché la lumière du Sud. « Tu ne trouves pas ça magnifique, ces nuages ? C'est un vrai spectacle. Des barbes blanches qui volent. » Je lui rappelais qu'il s'agissait simplement d'entrées maritimes, si près de la mer du Nord. Cela ne décourageait pas Laura d'inventer des histoires en suivant la course des nuages, la tête renversée, assise sur un banc du Vondelpark. Il faisait froid en ce mois de février et je n'en pouvais plus, mais j'étais heureux. Cette femme pour qui il n'existait rien de plus important que de me raconter des histoires d'ogres volant dans le ciel était un miracle. Mon miracle à moi.

Pour Laura, les choses valaient la peine d'être tentées. Sa curiosité rebondissait à chaque nouvelle découverte. Quand elle vit qu'il existait des distributeurs automatiques de croquettes – ces sortes de boulettes de viande ou de crabe chaudes que les Néerlandais mangent à toute heure de la journée – elle fut prise d'un tel fou rire qu'elle faillit tomber de vélo. Ce qui ne l'empêcha pas ensuite de me réclamer une boulette. « Je ne veux quand même pas rentrer à Londres sans avoir mangé la spécialité locale ! » me dit-elle, toujours en riant. « Si je raconte à mes parents que tu me fais manger des repas sortis tout droit d'un distributeur de bonbons, ils voudront annuler le mariage, je te préviens. »

Je riais avec elle. J'étais enfin sorti de la salle d'attente de ma propre vie.

La veille de notre retour à Londres, je lui dis : « Si nous allions faire un tour au Rijksmuseum ? » Quelques jours plus tôt, après avoir admiré en silence les tableaux de Van Gogh, Laura avait déclaré cette expérience « indépassable ». Nous avions donc préféré des excursions en bateau et de longues balades à bicyclette à la visite d'autres musées. Nous étions néanmoins passés plusieurs fois sous le porche du Rijksmuseum, et à chaque fois, Laura s'était amusée à faire tinter son dring-dring pour obtenir un écho de ces voûtes néogothiques. « C'est décidé, nous reviendrons ici tous les ans : j'ai adopté Amsterdam », disait-elle. « Une nation capable de construire une piste de vélo qui passe littéralement au milieu de son plus grand musée, ça me plaît. Tu imagines des bicyclettes traversant la Tate Gallery ? Ou sous Buckingham Palace ? Mais si Monsieur a envie d'aller voir le musée au-dessus de la piste cyclable, c'est d'accord. »

Ce fut ma première contribution concrète à l'organisation de nos journées, en dehors de mon sens de l'orientation, car le tracé des canaux – un peu comme si on avait superposé quatre fers à cheval – paraissait énigmatique à Laura. Sinon, les choses étaient simples pour elle : Van Gogh avait eu tort de mépriser les nuages au-dessus d'Amsterdam, et la plus belle collection de peinture au monde était juste « l'endroit au-dessus des vélos ». Sa bonne humeur semblait indestructible, et même les scènes d'hiver d'Avercamp la firent rire aux éclats. Son sens de l'observation



semblait aller tout droit à tel ou tel détail insolite des tableaux, alors que je me débattais avec la profusion des images. Elle me donnait le tournis, j'avais du mal à savoir à combien de mètres de la toile il fallait se tenir pour l'apprécier, pour tout voir d'un coup d'œil. « On ne voit jamais tout d'un coup », me dit Laura en faisant glisser son regard du tableau sur moi.

« Tu sais patiner, toi ? Tous ces tableaux avec des Hollandais les patins aux pieds, ça donne envie de s'y mettre. Cette course sur les canaux gelés, ça existe toujours ? J'adorerais voir ça. »

Laura continuait à parler des tableaux du siècle d'or et de son envie d'apprendre à patiner sans se rendre compte que nous avions changé de salle. Les Rembrandt. Je ne l'écoutais plus. Les fêtes populaires avaient fait place aux portraits de la bourgeoisie amstellodamoise, nous passions devant les fameux *Drapiers* au regard sévère, puis nous nous arrêtions devant *La Ronde de nuit*. Laura semblait attendre mes commentaires, mais de majestueux clairs-obscurs s'étaient glissés dans mon champ de vision et me faisaient presser le pas. *La Prophétesse Anna*, sans un regard pour nous, tout absorbée par le grand livre qu'elle semble caresser de la main, et un peu plus loin, *La Fiancée juive*. Laura était émue par la tendresse des fiancés, leurs doigts qui se touchent, et par la main protectrice du futur époux sur le cœur de la femme, mais j'avais déjà posé mon regard ailleurs, sur une grande toile tout au bout de la salle. Un vieil homme barbu, peint en position assise dans un

halo blanc, le visage appuyé sur la paume de sa main. À sa gauche, on devine une ville en flammes, mais toute mon attention fut absorbée par ses yeux. Je ne parvins pas à m'en détacher. « Mon Dieu, c'est l'expression même du désespoir, cette tête trop lourde à porter, ces yeux vides », pensai-je, avant de lire le titre du tableau : *Jérémie pleurant la destruction de Jérusalem*.

Laura remarqua mon désarroi. « Qu'est-ce qui t'arrive ? » J'essayai de me reprendre et d'effacer l'émotion qui devait se lire sur mon visage. « Rien, rien. Il est incroyable ce tableau, tu ne trouves pas ? »

Laura prit ma main, sans rien dire, et je lui étais reconnaissant pour ce silence, sa compréhension muette.

« J'aimerais aller voir la synagogue portugaise aussi, ça ne t'embête pas ? »

« Seulement s'il y a une piste cyclable au milieu », me répondit-elle, dans un nouvel éclat de rire.

Elle ne me posa pas de questions. Je suis certain qu'elle était confiante, pensant que je finirais par avoir envie de lui expliquer pourquoi ce tableau de Rembrandt m'avait fait pleurer. J'aurais pu lui dire : « Tu sais, mon père, après la mort de ma sœur, il avait parfois ce regard, et sa tête posée exactement de cette manière dans sa main, le soir, quand il s'asseyait dans son fauteuil. Non, plutôt : quand il s'effondrait dans son fauteuil. Parfois il restait des heures comme ça, à regarder dans le vide. Enfin, cela me paraissait

des heures. Ce regard, comme si sa vie était trop lourde à porter, comme s'il n'en pouvait plus. » Je ne dis rien : elle avait pris ma main, et cela suffisait pour chasser ces images de ma tête.

J'accélérai le pas pour quitter les salles consacrées à Rembrandt. Chez Vermeer, je retrouvai ma respiration. Ce fut ma première esquive. Le début de ma fuite.

(Pages 11-18)

© *Sabine Wespieser éditeur, 2008*